



Illustration de Kenneth Goldsmith © Claire Gatineau



Photo © Jean-François Flamey

**Pour chacun des numéros, nous invitons une nouvelle rédactrice, un nouveau rédacteur à tenter un essai de définition du mot clé qui le traverse.**

**Ici, Vincent Tholomé, auteur, poète et animateur d'ateliers à l'école, appuie son essai sur sa propre expérience d'écriture et ce qu'il est possible d'en partager.**

# paroles d'adultes

essai de [ définition ]

## L'écriture sans écriture :

### le parti-pris de Kenneth Goldsmith

Cette année, j'ai séjourné à l'étranger. Beaucoup. Emporté avec moi des livres. Des romans. Poèmes. Essais aussi. Notamment *L'écriture sans écriture*, essai de Kenneth Goldsmith. Je le lis par petits bouts. Parce que tout ce que j'y lis me renvoie à moi-même. À la façon dont, au fil du temps, je perçois l'écriture. Mais, alors que ma pensée personnelle est aussi brouillonne qu'il y a dix ou vingt ans, Goldsmith arrive à formuler tout cela de façon ultra limpide.

La thèse centrale de Goldsmith ? Très simple. Pourquoi ajouter de nouveaux textes à toute la masse de textes, fictions, poèmes, essais, etc., qui existe déjà ? Pourquoi ajouter nos propres mots à tous ces mots déjà dits, déjà écrits ? Ils s'accumulent depuis des siècles, disant parfaitement l'amour, la mort, les élans du coeur ou du corps ! Pourquoi, dès lors, pour écrire, ne pas puiser dans cette masse d'écrits ? Ne pas *emprunter* aux autres leurs mots pour dire amour, mort, tout ce qui étreint ? Parce que l'amour, la mort, tout ce qui étreint, ont déjà été formulés par les autres, bien mieux que je ne pourrai jamais le faire. Pourquoi, dès lors, ne pas puiser dans cette masse textuelle les mots, formules, paragraphes, etc., qui *me parlent*, pourraient parler en mon nom, pourraient dire, en mon nom, l'amour, la mort, ce qui m'étreint le coeur et le corps ?

## L'écriture comme recyclage

C'est qu'au fil du temps, je me pose beaucoup de questions sur ma propre pratique et sur les ateliers d'écriture que je mène, essentiellement en milieu scolaire. Au début, je pensais qu'écrire, c'était une affaire d'expression. Une façon d'exprimer, disons, *ce qu'on avait sur le coeur*. Peu importe que cela prenne une tournure plus philosophique ou politique ou poétique. C'est l'image *traditionnelle* que l'on a de l'écriture. C'est ce qu'en disent, spontanément, les ados ou les enfants avec qui je travaille en atelier. L'écriture, c'est l'expression de soi, l'expression d'un *je*. D'une singularité. L'atelier visant, dès lors, à donner une chance à ce *je* d'émerger.

Oui.

Mais bon.

Depuis que je me suis mis à écrire *sérieusement*, depuis que j'en ai fait *une des activités les plus importantes dans ma vie*, eh bien, je n'ai jamais écrit ainsi. Jamais. N'ai jamais réellement cherché à exprimer mon *je*.

Ma *singularité*. Ai toujours *volé*. Emprunté aux autres, ceux et celles qui nous ont précédés, ceux et celles qui nous entourent, des mots, des phrases, idées, etc. Comme si, depuis toujours, je m'étais appuyé sur les autres, sur un *nous*, pour écrire. Comme si, depuis toujours, ce qui m'intéressait, c'était, en quelque sorte, de *m'oublier*, de laisser de côté mon ego, ma petite personne. Comme si, depuis le début, ce qui importait, c'était la fabrication. Le fait d'agencer des bribes de ceci et des bribes de cela. Des mots venus d'ici et des mots venus de là. Comme si, depuis le début, m'avait intéressé le fait de m'appuyer sur les autres, les mots des autres. Préférant, dès le début, le recyclage à une vision plus *traditionnelle* de l'écriture.

Ça peut se faire simplement : Prenez un recueil de poèmes. Ouvrez-le n'importe où. Ne lisez pas vraiment. Laissez votre attention flotter, votre oeil guider. Notez sur un papier des bouts de phrases, des bouts de vers. Pas des mots. J'insiste : pas des mots. Notez sans chercher à faire sens. Sans déjà composer. Notez ce qui vous parle, émeut, vous est étrange ou étranger. Puis, moisson faite, refermez le livre. Assemblez des bouts de phrase à d'autres bouts de phrase. Écrivez ainsi des poèmes-slogans. Des poèmes coups de poing. Des poèmes nerveux. Transformez bien sûr, si besoin est, les fragments collectés. Être fidèles aux fragments n'a pas de sens. L'important est de composer des phrases qui claquent et mordent. Des phrases étranges qu'on ne dirait pas dans la vie courante. Ne pas avoir peur de mordre ou de paraître étrange. Laura Vazquez, une jeune poète marseillaise, n'écrit pas autrement ses recueils.

## L'écriture

### comme pratique anthropophage

L'important est de faire le tri. De choisir avec soin des fragments qui *me parlent*. D'être sensible, dès lors, à soi-même. À ses goûts. À ce qui augmenterait notre puissance de vie. Parce que je suis, mais oui, un poète anthropophage. Un anthropophage, c'est quelqu'un qui mange les autres pour acquérir leur force, leur puissance.

Voilà.

Depuis le début, je *mange* les mots des autres pour acquérir leur force, leur puissance. Parce que je veux écrire des textes forts et puissants. Ne compte que cela pour moi : écrire des textes plus forts et plus puissants. Depuis le début, je sais que, sans les autres, mes objets verbaux auront moins

de force, moins de puissance. Pourquoi, dès lors, me passer des autres et de leurs mots ? Pourquoi ?

## L'écriture comme oubli de soi

J'aime cette sensation d'oubli de soi, de mise de côté de soi, au profit de l'objet verbal. Au profit de la recherche, instinctive, artisanale, du meilleur objet possible – selon mes critères, sensations, impressions propres.

Comme déjà dit, cela demande d'être au clair avec soi, parfaitement. On ne choisit pas n'importe quel texte pour écrire. Avec le temps, on apprend à faire le tri. À distinguer, ce qui, pour soi, permettra un *bon agencement*. Permettra de *grandir*. De croître, un peu, pour un temps, en force et en puissance. Parce qu'un texte qui, pour moi, apportera, ici et maintenant, force et puissance n'est pas forcément un texte qui, pour toi, apportera force et puissance. Et inversement : pas dit que ce qui te convient, ici et maintenant, me convienne.

## L'écriture comme bricolage

Et puis ceci encore : nous écrivons dans une langue particulière. Le français, par exemple. Ou l'anglais. Le chinois. Peu importe. Nous écrivons, en tout ou partie, selon les codes et les usages de cette langue particulière. Selon les mots et la grammaire française, par exemple. Cette langue ne nous appartient pas. Je veux dire : je ne suis pas l'unique propriétaire de cette langue. Je ne l'invente pas. Je suis né dedans. Dans ses codes, dans ses usages. Cette langue n'appartient à personne et appartient à tout le monde. Dès que je nais, j'appartiens à cette langue. Je grandis dedans. Elle m'entoure. Je l'entends à la radio. Mes voisins, mes amis, mes frères, la parlent. Je dis des choses dans cette langue. Une bonne part de la littérature *moderne* a cherché la lutte, le combat contre le fait que la langue que j'écris et parle n'est pas la mienne. Parce que, pour une certaine littérature *moderne*, il importait de s'exprimer. De dire sa singularité.

Une pratique anthropophage de l'écriture emprunte d'autres pistes. Vise, simplement, à construire, à chaque fois, le meilleur objet verbal possible. Compte tenu des circonstances. Des phases de la lune. Du dérangement climatique. Que sais-je encore.

Une pratique anthropophage de l'écriture désacralise, en fait, la chose écrite. En fait une chose de bricoleur. Pas de génie. Tant mieux.

Vincent Tholomé